

## POURQUOI LES RELIQUES DE SAINT ANDRÉ DE FIFE N'ATTIRÈRENT JAMAIS AUTANT DE PÈLERINS QUE CELLES DE SAINT JACQUES À COMPOSTELLE?

Le pèlerinage fut l'une des formes les plus populaires de la dévotion chrétienne au Moyen Âge. Alors que Jérusalem, Rome et Saint-Jacques de Compostelle sont généralement considérés comme étant les trois lieux majeurs du pèlerinage médiéval, la petite ville lointaine de la région de Fife, Cennrígmonaid<sup>1</sup> — qui fut ensuite connue sous le nom de St Andrews — fut également le but d'un important pèlerinage. St Andrews offre de nombreuses ressemblances avec Compostelle, et ce sont les deux seuls lieux d'Europe, en dehors de Rome, qui affirmaient posséder des reliques corporelles d'apôtres. St Andrews, cependant, ne fut pas aussi populaire comme but de pèlerinage que ne le fut Compostelle. C'est pourquoi cet article s'attache au problème de pourquoi les reliques de saint André de Fife n'attirèrent pas autant de pèlerins que celles de saint Jacques à Compostelle. Cette comparaison servira à souligner mieux l'importance de St Andrews comme but d'un pèlerinage médiéval.

---

<sup>1</sup> Également écrit "Kinrymont", "Kilrymont" et "Kinrimund" par certains historiens.

Dans cette perspective, nous rappellerons d'abord les éléments de base du culte de saint Jacques et de saint André et du développement de leurs sanctuaires. Nous détaillerons ensuite deux raisons pour lesquelles St Andrews ne fut pas un pèlerinage aussi populaire que celui de Compostelle. En premier lieu parce que Compostelle parvint à associer les reliques proches d'autres saints à l'expérience de son pèlerinage, alors que St Andrews fit preuve d'hostilité envers d'autres dévotions et eut la réputation de rivaliser avec d'autres sanctuaires. Ensuite parce que Compostelle fut soutenu et reconnu beaucoup plus distinctement que St Andrews, ce qui amena à sa promotion croissante<sup>2</sup>.

De nombreux spécialistes ont mentionné les grandes similarités entre Compostelle et St Andrews, mais Ian Campbell est le seul qui les ait

---

<sup>2</sup> Il y a beaucoup d'autres raisons qui contribuent à expliquer le succès de Compostelle et l'échec de St Andrews, par exemple leur emplacement et leurs liens commerciaux. Je n'implique en aucune façon que ces autres raisons soient insignifiantes, mais celles que je présente dans cet article me paraissent être celles que l'évidence valide le mieux.

directement comparés<sup>3</sup>. Dans son article, qui porte essentiellement sur une comparaison entre les architectures de St Andrews et de Rome, il expose brièvement les raisons pour lesquelles St Andrews n'a jamais joui de la popularité qui fut celle de Compostelle. Campbell, néanmoins, ne développe pas ces raisons. Ce présent travail s'appuie sur celui de Campbell, éclaire son point de vue et suggère des raisons supplémentaires.

### Saint Jacques et Saint-Jacques de Compostelle

Le saint vénéré à Saint-Jacques de Compostelle était "le très glorieux apôtre Jacques, fils de Zébédée"<sup>4</sup>. Les Évangiles synoptiques nomment Jacques parmi les premiers apôtres du Christ<sup>5</sup>, et il est le premier apôtre qui subit le martyre<sup>6</sup>. La tradition médiévale, relatée en premier lieu dans l'*Histoire Ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée<sup>7</sup>, veut que Jacques ait

prêché dans toute la Palestine et ait été exécuté sur ordre d'Hérode Agrippa. La légende de saint Jacques était connue dans la Compostelle médiévale, dans l'*Historia Compostellana* du XII<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, qui affirme que Jacques prêcha en Espagne en plus de la Palestine, et que les disciples de Jacques apportèrent son corps par bateau jusqu'à la côte galicienne et l'amenèrent à l'endroit qui devint Saint-Jacques de Compostelle.

Les travaux de Louis Duchesne ont montré qu'il n'y a aucune trace d'un culte de saint Jacques en Espagne jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, quand le *Breviarium Apostolorum* rappela que "Jacques, qui est interprété comme supplantateur, fils de Zébédée, frère de Jean, prêcha ici dans les régions d'Espagne et d'Occident, et mourut sous le glaive d'Hérode"<sup>10</sup>. Ce texte fut cité par Julien de Tolède vers 686, ce qui prouve que l'idée d'une prédication de Jacques en Espagne était répandue à cette époque,

<sup>3</sup> Ian CAMPBELL, "Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome", *Innes Review*, 64, n° 1 (2013), p. 21.

<sup>4</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela: A Gazetteer*, London, Harvey Miller Publishers, 1995, pp. 86-87.

<sup>5</sup> Mc 1:19-20: "et progressus inde pusillum vidit Iacobum Zebedaei et Iohannem fratrem eius et ipsos in navi componentes retia". Mt 4:21-22: "et procedens inde vidit alios duos fratres Iacobum Zebedaei et Iohannem fratrem eius in navi cum Zebedaeo patre eorum reficientes retia sua et vocavit eos".

<sup>6</sup> Ac 12:1-2: "eodem autem tempore misit Herodes rex manus ut adfligeret quosdam de ecclesia, occidit autem Iacobum fratrem Iohannis gladio".

<sup>7</sup> EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, II, IX "Martyre de l'apôtre Jacques", éd. Émile Grapin, Paris, 1905, p. 147.

<sup>8</sup> *Historia Compostellana*, éd. Enrique Flórez, Madrid, 1765, rééd. Madrid, Real Academia de la Historia, 1965, pp. 5-7.

<sup>9</sup> Louis Marie DUCHESNE, "Saint Jacques en Galice", *Annales du Midi*, 12, n° 46 (1900), pp. 145-179. Voir aussi Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult: The Life and Times of Diego Gelmírez of Santiago de Compostela*, Oxford, Clarendon Press, 1984, pp. 54-55. Jan van HERWAARDEN, "The origins of the cult of St. James of Compostela", *Journal of Medieval History*, 6 (1980), pp. 1-35.

<sup>10</sup> Manuel C. DÍAZ Y DÍAZ, *Index Scriptorum Latinorum Medii Aevi Hispanorum*, Madrid, CSIC, 1959, p. 472: "Iacobus qui interpretatur subplantator, filius Zebedaei, frater Ioannis, hic Spaniae et occidentalia loca praedicat et sub Herode gladio caesus occubuit".

sinon plus tôt<sup>11</sup>. Il existe aussi une inscription épigraphique qui rappelle la consécration d'une église à Marie, Jacques et neuf autres saints, qui fut découverte à Mérida et a été datée de 627 environ<sup>12</sup>. Cependant, il n'y a encore aucune mention d'une sépulture de saint Jacques en Espagne, telle qu'elle fut signalée dans le *Martyrologe* d'Usuard de Saint-Germain-des-Prés (c. 865): "Ses très saints ossements, transférés de Jérusalem en Espagne et ensevelis dans les ultimes confins de celle-ci, sont l'objet d'une très grande vénération de ses populations"<sup>13</sup>.

Au début du IX<sup>e</sup> siècle – sous le règne du roi Alphonse II (791-842) et l'épiscopat de Théodemire d'Iria (818-847) – les reliques présumées de Jacques furent découvertes à Compostelle<sup>14</sup>. Dans une donation royale de 829 ou 834,

Alphonse II déclara que "les reliques de ce très saint apôtre en effet, c'est-à-dire son très saint corps, ont été révélées de notre temps"<sup>15</sup>, ce qui prouve que la découverte était antérieure, mais pas avant 818, date du commencement de l'épiscopat de Théodemire<sup>16</sup>. La pierre tombale de Théodemire fut trouvée sous la nef de la cathédrale à Compostelle, ce qui implique que ses disciples l'enterrèrent à côté de saint Jacques et, par conséquent, que les reliques étaient déjà vénérées à ce moment-là. Des églises dédiées à saint Jacques furent construites sous le règne d'Alphonse II<sup>17</sup>, et en 899 sous celui du roi Alphonse III (866–910)<sup>18</sup>. La construction de la cathédrale commença vers 1075 sous le règne du roi Alphonse VI (1077–1109), et elle fut consacrée en 1211 sous le roi Alphonse IX de León (1188-1230)<sup>19</sup>.

<sup>11</sup> Louis Marie DUCHESNE, "Saint Jacques en Galice", pp. 164-165. Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, p. 55.

<sup>12</sup> José VIVES, "La dedicación de la iglesia de Santa María de Mérida", *Analecta Sacra Tarraconensia*, 22 (1949), pp. 67–73. Thomas DESWARTE, "St. James in Galicia (c.500-1300): Rivalries in Heaven and on Earth", *Culture and Society in Medieval Galicia. A Cultural Crossroads at the Edge of Europe*, éd. James D'Emilio, Leiden, Brill, 2015, pp. 477-511, en part. p. 477.

<sup>13</sup> *Le martyrologe d'Usuard: texte et commentaire*, éd. Jacques Dubois, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1965, p. 272 : "Huius sacratissima ossa ab Ierosolimis ad Hispanias translate, et in ultimis earum finibus condita, celeberrima illarum gentium veneration excoluntur".

<sup>14</sup> *Tumbos del Monasterio de Sobrado de los Monjes*, éd. Pilar Loscertales de G. de Valdeavellano, Madrid, Archivo Histórico Nacional, 1976, t. I, n° 43.

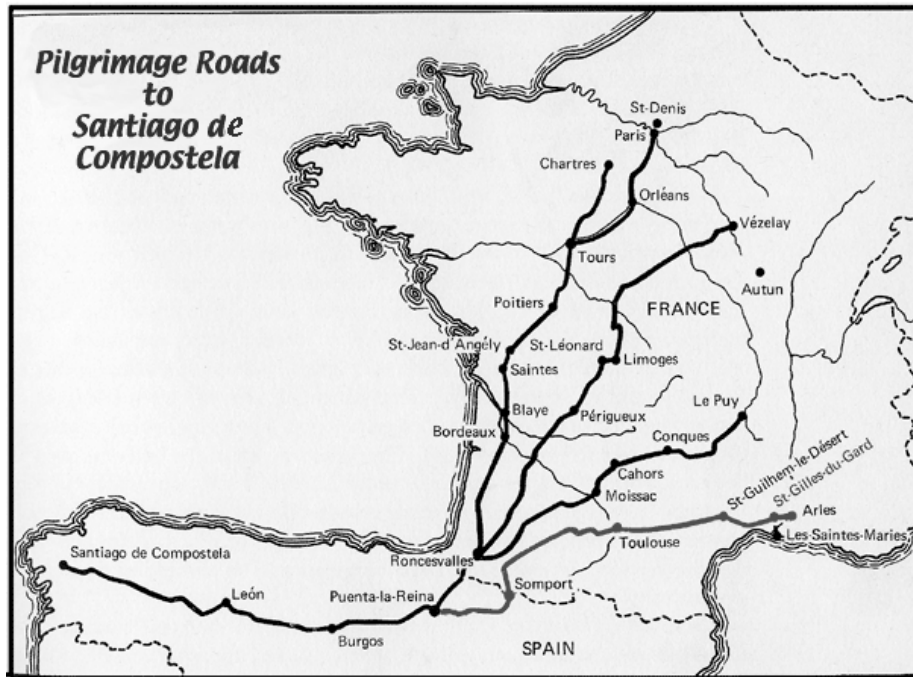
<sup>15</sup> *La documentación del Tumbo A de la cathedral de Santiago de Compostela: estudio y edición*, éd. Manuel Lucas Álvarez, León, Centro de Estudios de Historia Leonesa, 1997, p. 63: "huius enim beatissimi apostoli pignora, uidelicet sanctissimum corpus, reuelatum est in nostro tempore".

<sup>16</sup> Sur la date, voir Thomas DESWARTE, *De la destruction à la restauration. L'idéologie du royaume d'Oviedo-León (VIII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles)*, Turnhout, Brepols, 2003, p. 102.

<sup>17</sup> Antonio López Ferreiro data l'achèvement de cette église en 829, mais des travaux récents écartent cette date et considèrent que 834 est plus plausible. Voir Antonio LÓPEZ FERREIRO, *Historia de la S.A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, Santiago, Seminario Conciliar Central, t. II, 1898, ch. 2. Thomas DESWARTE, "St. James in Galicia (c.500-1300)...", pp. 560-564, en part. fig. 14.9 p. 563.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Henrik KARGE, "The Romanesque Cathedral of Santiago de Compostela", *Culture and*



Les routes de pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle

L'un des textes les plus importants est le *Guide du Pèlerin à Saint-Jacques de Compostelle*<sup>20</sup>, cinquième livre du *Codex Calixtinus* du XII<sup>e</sup> siècle, compilation de cinq livres relatifs à saint Jacques, attribuée au pape Calixte II<sup>21</sup>. Le *Guide* offre un itinéraire et une série de conseils aux futurs pèlerins, et détaille quatre routes de pèlerinage qui convergent toutes vers Puente la Reina, en

Espagne<sup>22</sup>. Le *Guide* décrit aussi la marche processionnelle autour de Compostelle et les dix églises de la ville, en prêtant une attention particulière à la cathédrale<sup>23</sup>. Il décrit ses dimensions ainsi: "elle a, en longueur, cinquante trois hauteurs d'homme, c'est-à-dire depuis la porte occidentale jusqu'à l'autel du Saint-Sauveur; en largeur, elle en a quarante moins un, depuis la Porte *francigena* jusqu'à la Porte méridionale"<sup>24</sup>. Une grande attention est également prêtée au reliquaire du "corps de saint Jacques qu'il

*Society in Medieval Galicia. A Cultural Crossroads at the Edge of Europe*, pp. 573-630. Pere de PALOL & Max HIRMER, *Early Medieval Art in Spain*, London, Thames & Hudson, 1967, p. 40. Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, p. 71.

<sup>20</sup> Jeanne VIELLIARD, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Mâcon, Protat Frères, 1938. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 65-96. William MELCZER (ed.), *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, New York, Italica Press, 1993, pp. 83-133.

<sup>21</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, p. 25.

<sup>22</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 65-66.

<sup>23</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 87-90.

<sup>24</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 87-88: "[...] habet in longitudine quinquaginta et tres hominis status, videlicet a porta occidentali, usque ad Sancti Salvatoris altare; in latitudine vero habet quadraginta unum minus, a porta scilicet Francigena, isque ad meridianam portam".

faut vénérer” qui se trouve sous le maître-autel<sup>25</sup>. Notre auteur prend bien soin de noter que “En effet, le corps apostolique tout entier est là, divinement illuminé par des escarboucles paradisiaques [...] et il est honoré continuellement par le service des anges”<sup>26</sup>.

Le *Codex Calixtinus* original est conservé dans la cathédrale de Compostelle depuis sa création, vers 1139 – il fut volé en 2011 puis récupéré l’année suivante –, et certaines de ses sections furent copiées et diffusées<sup>27</sup>. Il existe encore treize manuscrits du *Guide*, certains copiés à Compostelle, d’autres ailleurs en Espagne, comme à Ripoll ou à Saragosse, ou même à l’étranger, à Alcobaca, Pistoia, et York<sup>28</sup>. Alison Stones signalait que le *Guide* “a d’abord existé comme un livre ancien, intéressant les moines, les clercs et leurs institutions, les évêques, archevêques, et même les

papes”, et que “le *Guide* n’était pas un guide de poche que les pèlerins lisaient pendant leur parcours”<sup>29</sup>. Suite à un examen critique des erreurs des manuscrits, elle concluait que vingt-cinq copies seulement durent être faites, mais pensait que son contenu pouvait avoir été diffusé oralement au sein des villes et même dans les étapes des itinéraires recommandés. De plus, le *Guide* était généralement rattaché au *Pseudo-Turpin* – le quatrième livre du *Codex* qui racontait les campagnes de Charlemagne, en Espagne, en affirmant qu’il avait libéré celle-ci et avait découvert le tombeau de saint Jacques –, dont des centaines de copies circulaient dans toute l’Europe<sup>30</sup>. Cette association avec le *Pseudo-Turpin*, selon Deswarte, “insérait Saint-Jacques dans le récit plus large de l’histoire de l’Europe, et rattachait le sanctuaire au corpus croissant de légendes relatives à Charlemagne”<sup>31</sup>. L’influence du *Guide* sur les pèlerins peut donc être toujours considérée comme importante, même si elle n’était qu’indirecte.

<sup>25</sup> Alison STONES, *The Pilgrim’s Guide to Santiago de Compostela*, p. 92: “beati Jacobi corpus venerandum”.

<sup>26</sup> Alison STONES, *The Pilgrim’s Guide to Santiago de Compostela*: “Apostolicum namque corpus totum ibi habetur, carbunculis paradisiacis divinitus illustratur [...] angelicisque obsequiis sedit honoratur”.

<sup>27</sup> Mercedes C. QUESADA-EMBED, *Dwelling, Walking, Serving: Organic Preservation along the Camino de Santiago Pilgrimage Landscape*, Antioch University, Thèse de doctorat manuscrite, 2008, pp. 98-100. Edwin MULLINS, *To Santiago: The Four Roads to Heaven*, Columbia, South Carolina, Hornbeam Press, 2014. Adeline RUCQUOI, “Compostela: A Cultural Center from the Tenth to the Twelfth Century”, *Culture and Society in Medieval Galicia. A Cultural Crossroads at the Edge of Europe*, p. 524.

<sup>28</sup> Alison STONES, *The Pilgrim’s Guide to Santiago de Compostela*, p. 62.

<sup>29</sup> Alison STONES, *The Pilgrim’s Guide: A Critical Edition*, London, Harvey Miller Publishers, 1998, p. 8.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 7. James D’EMILIO, “The Paradox of Galicia: A Cultural Crossroads at the Edge of Europe”, *Culture and Society in Medieval Galicia. A Cultural Crossroads at the Edge of Europe*, p. 71.

<sup>31</sup> Thomas DESWARTE, “St. James in Galicia (c.500-1300): Rivalries in Heaven and on Earth”, *op. cit.*, p. 493: “integrated Santiago into a larger narrative of European history and attached the shrine to the growing body of legends concerning Charlemagne”.

## Saint André et Fife

Le saint vénéré à Fife était saint André, tenu pour être le premier disciple du Christ et le frère de Simon Pierre. Les Évangiles de Marc et de Matthieu présentent André et Simon Pierre comme des pêcheurs qui furent appelés par le Christ afin de devenir des “pêcheurs d’hommes” (*piscatores hominum*)<sup>32</sup>. L’Évangile de Jean, qu’aussi bien Ursula Hall que Robert K. Hannay estiment important pour sa vénération<sup>33</sup>, présente André comme un disciple de saint Jean-Baptiste qui appelle son frère pour devenir des disciples du Christ<sup>34</sup>. L’importance d’André s’accroît dans la mesure où il aurait amené Simon Pierre au Christ. Selon la tradition, André eut une grande influence en Grèce et fut martyrisé, crucifié, à Patras<sup>35</sup>.

Les reliques d’André ne restèrent pas en Grèce. Constantin fit de Byzance la capitale de l’empire romain en la rebaptisant Constantinople, et voulut y transférer les reliques, peut-être, comme le suggérait Francis Dvornik, pour contrecarrer la prétention de Rome à la primauté ecclésiastique en tant que



successeurs de saint Pierre<sup>36</sup>.

Selon une légende apparue au VIII<sup>e</sup> siècle en Écosse<sup>37</sup>, les reliques corporelles de saint André furent emportées de Patras par saint Regulus<sup>38</sup> - qui avait reçu en songe la mission de les emporter au bout de la terre - à Fife. Le lieu de Cennrigmonaid lui aurait été donné par Angus, roi des Pictes: “Il donna cette ville à Dieu tout puissant et à saint André, apôtre, librement et pour toujours, afin qu’elle soit le chef et la mère de toutes les églises qui se trouvent dans le royaume des Pictes”<sup>39</sup>.

<sup>36</sup> Francis DVORNIK, *The Idea of Apostolicity in Byzantium and the Legend of the Apostle Andrew*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1958, p. 3.

<sup>37</sup> James FRASER, “Rochester, Hexham and Cennrigmonaid: the movements of St Andrews in Britain, 604-747”, *Saints’ Cults in the Celtic World*, éd. Steve Boardman, Woodbridge, Boydell & Brewer, 2009. Alex WOOLF, “Onuist son of Uurguist: *tyrannus carnifex* or a David for the Picts?”, *Ethelbald and Offa: Two Eighth-Century Kings of Mercia*, Oxford, Archaeopress, 2005.

<sup>38</sup> Souvent appelé ‘St Rule’.

<sup>39</sup> “Legend of Saint Andrew”, *The Chronicles of*

<sup>32</sup> Mc 1:16-20. Mt 4:18-22.

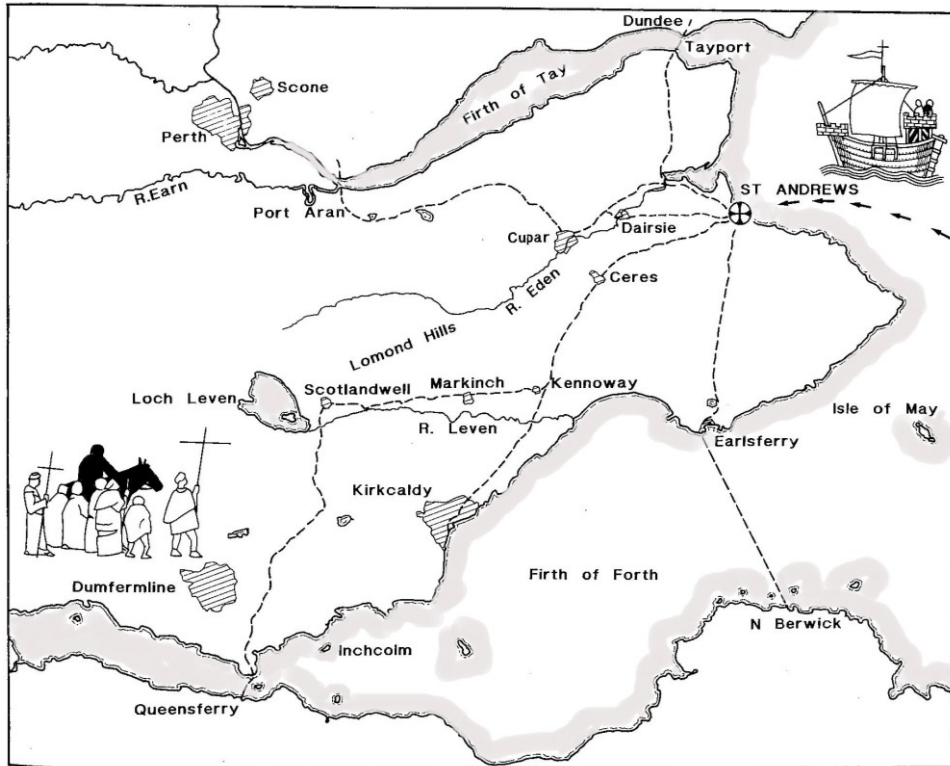
<sup>33</sup> Ursula HALL, *St Andrew and Scotland*, St Andrews, St Andrews University Press, 1994, pp. 1-2. Robert K. HANNAY, *St Andrew of Scotland*, Edinburgh, The Moray Press, 1934, pp. 15-16.

<sup>34</sup> Jn 1:35-42.

<sup>35</sup> “Acts of Andrew”, *The Apocryphal New Testament*, trans. M. R. James, Oxford, Oxford University Press, 1963, p. 369.

On pense qu'Augustin de Canterbury apporta en Grande Bretagne le culte de saint André en 596<sup>40</sup>. Il convertit le roi Æthelberht de Kent et répandit le

Hall signale que le culte arriva à Cennrígmonaid entre 731 et le début du IX<sup>e</sup> siècle, plus précisément après les écrits de Bède<sup>42</sup>. La prophétie de Berchán



Le “bac de la reine” et le “bac du comte”

culte en Northumbria, en construisant des églises dédiées à l’apôtre à Rochester et à Hexham. Les reliques peuvent avoir été apportées par Acca, évêque d’Hexham, en 732 à Cennrígmonaid, alors qu’il avait été exilé dans le territoire des Pictes<sup>41</sup>. Ursula

du début du X<sup>e</sup> siècle mentionne de nombreux rois et princes qui achevèrent leur vie à St Andrews, dans la “maison de l’apôtre” (*tech an apstail*), comme pèlerins ou comme religieux<sup>43</sup>. Nous connaissons l’existence de plusieurs

*the Picts, Chronicles of the Scots and other early memorials of Scottish History*, éd. William F. Skene, Edinburgh, H.M. General Register House, 1867, p. 140: “Hanc civitatem, Deo omnipotenti, Sanctoque Andree Apostolo, ea semper libertate dedit, ut sit caput et mater omnium ecclesiarum, que sunt in regno Pictorum”.

<sup>40</sup> BEDE, *Ecclesiastical History of the English People*, éd. Thomas Miller, London, Early English Text Society, rééd. Cambridge, Ontario, Old English Series, 1999, pp. 40-85.

<sup>41</sup> Voir la “Legend of Saint Andrew”, pp. 300-

321. David MCROBERTS, “The Glorious House of St Andrews”, *Innes Review*, 25 (1974), p. 129. Ursula HALL, *St Andrew and Scotland*, pp. 46-47.

<sup>42</sup> Ursula HALL, *St Andrew and Scotland*, pp. 46-47.

<sup>43</sup> “Bercan’s Prophecy”, *Prophecy of Berchán: Irish and Scottish High-kings of the Early Middle Ages*, (en vieil irlandais) éd. Benjamin T. Hudson, Westport, CT, Greenwood Press, 1996, p. 47. Et en anglais dans *Early Sources of Scottish History, A.D. 500-1286*, vol. 1, éd. A. O. Anderson, Edinburgh, Oliver and Boyd, 1922, pp. 447-448.



pèlerins assidus, comme saint Godric de Finchale, qui s’y serait rendu vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>44</sup>. La cathédrale commença à être édifiée au XII<sup>e</sup> siècle et fut consacrée en 1318, ce qui ajouta un nouvel attrait à St Andrews, qui connut ses années les plus brillantes au cours des deux siècles suivants, avant que le flot des pèlerins ne diminuât à la veille de la Réforme.

De nombreux pèlerins arrivaient du nord, en traversant le Firth of Tay dans un bac qui était administré par le prieur de St Andrews<sup>45</sup>. Néanmoins, les pèlerins arrivant du sud étaient suffisamment nombreux pour justifier la création de deux grandes routes par le Firth of Forth, le Queen’s Ferry ou bac de la reine (*passagium reginae*) et l’Earl’s Ferry, le bac du comte (*passagium comids*), respectivement institués par la reine Marguerite (c. 1045-1093) et par Duncan, quatrième Earl of Fife (1289–1353)<sup>46</sup>.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le *Scotichronicon* de Walter Bower relate la légende de la fondation, et indique que certains pèlerins se rendaient à St Andrews depuis aussi loin que Jérusalem, et que d’autres, qui étaient “le Franc beau-parleur, le Nor-

mand amoureux de la guerre, le tisserand de Flandre, et le Teuton grossier, l’Anglais, l’Allemand, le Hollandais, le Poitevin [...] qui boivent le Rhin et le Rhône et le Tibre puissant”<sup>47</sup>. De nombreux pèlerins, dont Wille Bondolf, l’un des rares dont nous connaissions le nom, s’y rendirent en pénitence<sup>48</sup>. Diana Webb a montré récemment que neuf villes flamandes utilisèrent St Andrews comme but où envoyer des criminels pour accomplir leur peine<sup>49</sup>.



<sup>47</sup> Walter BOWER, *Scotichronicon*, éd. John & Winifred McQueen, Aberdeen, Aberdeen University Press, 1987-1998, pp. 315-317: “Francus magniloqus, belli Normannus amator, textor Flandrensis, Teutonicusque rudis, Anglicus, Almannus, Holandus, Pictavus [...] qui Renum Rodanumque bibunt Tibernimque potentem”. Dauvit BROWN, “St Andrews foundation-legend ‘version A’: edited text and draft translation”, *Medieval St Andrews: Church, Cult, City*, éd. Simon Taylor, Michael Brown & Katie Stevenson, à paraître: Woodbridge, Boydell & Brewer, 2016, n° 29.

<sup>48</sup> Peter YEOMAN, *Pilgrimage in Medieval Scotland*, London, Batsford, 1999, p. 69.

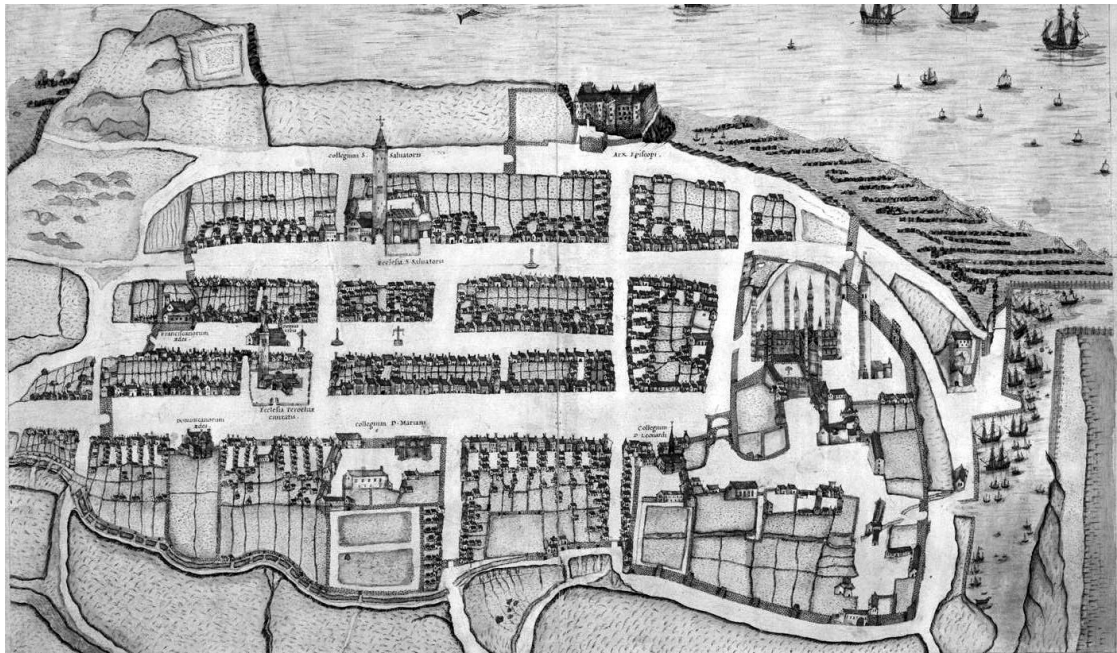
<sup>49</sup> Diana WEBB, *Pilgrims and Pilgrimage in the Medieval West*, London, B. Tauris, 2001, pp. 60–61.

<sup>44</sup> *Libellus de Vita et miraculis S. Godrici*, éd. Reginaldo Monacho Dunelmensi, London, Surtees Society, 1847, p. 31.

<sup>45</sup> *Registrum Magni Sigilli Regum Scotorum*, 1848, rééd. Edinburgh, H. M. General Register House, 1912, v. 2273. David MCROBERTS, “The Glorious House of St Andrews”, p. 130.

<sup>46</sup> *Ibid.* *Miscellany of the Scottish History Society*, Edinburgh, Scottish History Society, 1893, iv, pp. 308-309.





Plan de la ville de St. Andrews au Moyen Âge

Dans les années 1140, l'évêque Robert (1124-1159) transforma le plan de la ville, "en en transférant le centre plus à l'ouest et en créant ainsi un magnifique cadre pour les églises-reliquaires successives", mettant en valeur North Street et South Street comme itinéraire de procession, qui convergeait à l'endroit qui abriterait la cathédrale<sup>50</sup>. Bien qu'aucun témoignage des processions ne nous soit parvenu, une carte médiévale révèle clairement que North Street et South Street y étaient indiquées comme un itinéraire processionnel circulaire. Si l'on tient compte de la documentation d'autres lieux de pèlerinage écossais à l'époque, Dunfermline et Whithorn, il se peut que les rues aient été tracées pour encourager cette procession ou qu'elles l'aient été à

partir d'un itinéraire antérieur<sup>51</sup>. Quand les reliques étaient sorties de la chapelle aux reliques pour les processions, elles étaient placées dans une châsse précieuse, le *Mòr Breac* ("grand reliquaire"), témoignant ainsi de l'importance de ces reliques pour les pèlerins<sup>52</sup>.

### **Incorporation de reliques analogues et culte des saints**

Ce paragraphe a pour objet les reliques apostoliques que chaque lieu prétend posséder. Il montre que, parce qu'il s'associa le culte et les reliques d'autres saints en Espagne et dans le sud-ouest de la France, le pèlerinage à Compostelle attira plus de pèlerins que celui de St. Andrews, qui rivalisa avec, et

<sup>50</sup> Peter YEOMAN, *Pilgrimage in Medieval Scotland*, p. 65.

<sup>51</sup> David McROBERTS, "The Glorious House of St Andrews", p. 133.

<sup>52</sup> Chris TABRAHAM, *St Andrews Cathedral*, Edinburgh, Historic Scotland, 2003, p. 29.

s'opposait à, d'autres cultes en Écosse et en Angleterre.

Les reliques sont les restes corporels d'un saint ou les objets sacrés qui ont touché leur corps. Elles étaient supposées bénéficier d'un pouvoir mystique, et ceux qui touchaient les reliques partageaient la sanctification et la grâce du saint, qui menaient à la guérison ou au pardon<sup>53</sup>. Il faut rappeler que de petites reliques étaient considérées comme renfermant tout le pouvoir spirituel du saint; de là que, bien que la dent, les os du bras, la rotule et les trois doigts conservés à Fife puissent paraître triviaux en comparaison avec le corps entier de saint Jacques gardé à Compostelle, théoriquement il n'en est pas ainsi. Cependant, il est possible que seuls les pèlerins les plus cultivés aient connu ce point de théologie, ce qui pourrait expliquer en partie la plus grande popularité de Compostelle.

Bien que communes à la Chrétienté médiévale, les reliques ne jouissaient pas d'une signification uniforme. Il existait une hiérarchie claire et bien définie, qui allait du Christ, suivi par la Vierge Marie et les apôtres, à saint Jean-Baptiste et aux plus grands saints, pour descendre progressivement jusqu'aux saints et aux saints personnages seulement connus

localement<sup>54</sup>. Théoriquement, les reliques de plus grande valeur, celles des restes corporels du Christ et de la Vierge Marie, étaient généralement considérées comme impossibles du point de vue théologique - un flacon contenant du sang du Christ, recueilli par Joseph d'Arimathie selon un Évangile apocryphe, était vénéré dans la *Heilig-Bloedbasiliek* de Bruges, bien que des recherches récentes tendent à montrer que sa popularité était seulement locale et qu'il n'arriva à Bruges que dans les années 1250<sup>55</sup> -. Si nous nous tournons vers les apôtres, Pierre et Paul furent ensevelis à Rome, et Jacques et André sont les deux seuls apôtres dont les restes corporels se seraient trouvés en Europe. Compostelle et St Andrews, par conséquent, offraient aux pèlerins l'occasion de bénéficier d'un apôtre.

Les pèlerins de Compostelle étaient encouragés à visiter d'autres sanctuaires. Les auteurs du *Guide* recommandaient une route qui permettait au pèlerin de visiter de nombreuses reliques, le chapitre le plus long étant intitulé "Des corps des saints qui reposent sur le chemin de Saint-Jacques que les pèlerins doivent visiter"<sup>56</sup>.

<sup>53</sup> Wilfred BONSER, "The Cult of Relics in the Middle Ages", *Folklore*, 73/4 (1962), p. 236.

<sup>54</sup> William MELCZER (ed.), *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 5-6.

<sup>55</sup> Joe NICKELL, "Blood of Jesus", *Relics of the Christ*, London, Press of Kentucky, 2007, pp. 169-70. Nicholas VINCENT, *The Holy Blood: King Henry III and the Westminster Blood Relic*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 73.

<sup>56</sup> *Liber Sancti Iacobi - Codex Calixtinus*, V, VIII. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 74-87: "De

Ces saints vont de ceux qui sont brièvement mentionnés dans la Bible, comme Trophime<sup>57</sup>, et de saints peu connus, tels que Saturnin et Honorat, aux figures bibliques bien connues de Marie-Madeleine et de Jean-Baptiste. Les miraculeux pouvoirs des reliques sont sans cesse rappelés. Ainsi que l'explique la fin de ce chapitre: "Que tous ces saints ainsi que tous les autres saints de Dieu nous aident de leurs mérites et de leurs prières"<sup>58</sup>. Un pèlerin qui visitait Saint-Gilles avait été guéri, une tempête s'était apaisée, une biche sauvage avait été apprivoisée<sup>59</sup>. De la même façon, ceux qui vénéraient le corps de sainte Marie-Madeleine, à Vézelay, pouvaient espérer que leurs péchés leur fussent pardonnés ou leur vue rendue, tandis que "les possédés sont délivrés et d'innombrables bienfaits sont accordés à beaucoup de fidèles"<sup>60</sup>. Le culte de Marie-Madeleine devenait très populaire en France à

l'époque, ce qui fait que son incorporation à la route du pèlerinage était cruciale.

Les auteurs évoquèrent volontiers des rapports apostoliques chaque fois que cela leur était possible. L'importance des saints Timothée et Front est due au fait qu'ils furent consacrés évêques par saint Paul et saint Pierre respectivement. De nombreux détails sont donnés sur la tombe surmontant les reliques de saint Gilles, qui montrait des sculptures des douze apôtres, de la Vierge Marie et d'un autre disciple, autour de l'image du Christ. Le pèlerin est également invité à vénérer "la patène – le couteau - qui a véritablement servi à la Cène" à Orléans<sup>61</sup>. Les connexions apostoliques accroissent la signification de la relique, elles permettent donc un accès postérieur aux saints les plus importants, bien qu'il soit clairement affirmé que "Enfin, c'est au très saint corps du bienheureux apôtre Jacques, dans la ville de Compostelle, qu'on doit surtout et avec le plus de dévotion rendre visite"<sup>62</sup>.

---

corporibus sanctorum que in itinere sancti Iacobi requiescunt que peregrinis eius sunt visitanda".

<sup>57</sup> Il apparaît dans Ac 20:4 et 21:29, Ep 2:14, 2 Tm 4:20, 2 Co 8:16.

<sup>58</sup> *Codex Calixtinus*, V, VIII. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, p. 87: "Hii prefati sancti cum aliis omnibus sanctis Dei suis meritis et precibus auxiliantur nobis". Jeanne VIELLIARD, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, p. 82.

<sup>59</sup> *Codex Calixtinus*, V, VIII. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, p. 75. Jeanne VIELLIARD, *Le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, p. 38.

<sup>60</sup> *Codex Calixtinus*, V, VIII. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 78-79: "energumini liberantur, et ineffabilia beneficia multis imperciuntur".

---

<sup>61</sup> *Codex Calixtinus*, V, VIII: "cultrum qui ad cenam dominicam veraciter extitit". Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, p. 81, préfère "cultellus" – le couteau - du Ms. Ripoll 99 conservé à l'Archivo de la Corona de Aragón à "cultrum" – patène - qui figure dans le Ms. du *Codex* conservé à Compostelle.

<sup>62</sup> *Codex Calixtinus*, V, VIII. Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, p. 87: "Tandem beati Jacobi apostoli corpus dignissimum summo opere atque studiosissime in urbe Compostellana visitandum est".

Thomas Deswarte émet l'hypothèse qu'aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles le clergé compostellan voulait promouvoir son siège en faisant de saint Jacques le rival de saint Pierre:

“... le clergé compostellan fit de Jacques un ennemi de Pierre en recourant à la tradition de son évangélisation de l'Espagne pour réclamer le rang primatial pour son église. [...] À la fin du XI<sup>e</sup> siècle, le nouvel intérêt porté par le pape aux affaires d'Espagne obligea le clergé à réviser ses perspectives et à élaborer une littérature hagiographique dans laquelle la prédication de saint Jacques était, si pas entièrement passée sous silence, du moins réduite à un murmure...”<sup>63</sup>.

Donc, même s'il existait une sorte de rivalité de sanctuaires entre les deux villes, elles ne furent hostiles l'une envers l'autre que brièvement. Thomas Deswarte met aussi en évidence quatre “nouveaux rivaux” de Jacques: Émilien, Georges, Marie et Isidore<sup>64</sup>. Le culte de trois

d'entre eux imitait en quelque sorte celui de saint Jacques: Émilien, moine du VI<sup>e</sup> siècle – San Millán –, dut sa célébrité à un “Privilège des Voeux” qui était copié sur celui de Compostelle<sup>65</sup>; saint Georges aurait aidé les chrétiens qui combattaient en Aragon, en apparaissant deux fois sur un cheval blanc comme le faisait saint Jacques; et, à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, se répandit l'histoire de la vision qu'eut saint Jacques de Marie, la Mère de Dieu, alors qu'il évangélisait la ville, pour qu'il lui consacrat une église, Sainte-Marie du Pilier, la *Virgen del Pilar*<sup>66</sup>. Isidore était considéré comme le successeur le plus important en Espagne après saint Jacques, bien que Thomas Deswarte montre que la valeur de saint Jacques était inattaquable<sup>67</sup>. Ce qui est ici remarquable, c'est que les autres cultes parvenaient – jusqu'à un certain point – à incorporer saint Jacques aux récits de leur

<sup>63</sup> Thomas DESWARTE, “St. James in Galicia (c.500-1300): Rivalries in Heaven and on Earth”, *op. cit.*, p. 486, et sur ce thème pp. 486-493: [...] the clergy of Compostela turned James into the enemy of Peter by using the tradition of his evangelization of Spain to claim primatial rank for their church. [...] At the end of the eleventh century, the papacy's renewed involvement in Spanish affairs obliged the Compostelan clergy to revise their views and write a hagiographical literature in which the preaching of St. James was, if not entirely silenced, quieted to a whisper...”.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 498.

<sup>65</sup> Adeline RUCQUOI, “Clavijo: Saint Jacques matamore?”, *Compostelle. Cahiers d'Étude, de Recherches et d'Histoire Compostellanes*, 10 (2007), pp. 48-58.

<sup>66</sup> Thomas DESWARTE, “St. James in Galicia (c.500-1300): Rivalries in Heaven and on Earth”, *op. cit.*, pp. 498-499. Patrick HENRIET, “Y-a-t-il une hagiographie de la ‘Reconquête’ hispanique (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle)?”, *L'expansion occidentale (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> s.). Formes et conséquences. Actes du XXXIII<sup>e</sup> Congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur Public*, Paris, Sorbonne, 2003, pp. 47-63, en part. pp. 56-57. Klaus HERBERS, *Política y veneración de santos en la península ibérica. Desarrollo del ‘Santiago político’*, Pontevedra, Fundación Cultural Rutas del Románico, 1999, p. 91.

<sup>67</sup> Thomas DESWARTE, “St. James in Galicia (c.500-1300): Rivalries in Heaven and on Earth”, *op. cit.*, pp. 499-501.

saint, ce qui signifie qu'ils n'étaient pas directement en compétition les uns par rapport aux autres, et que donc ces autres lieux pouvaient être incorporés au pèlerinage compostellan.

À l'inverse, il n'existe pas de témoignage de pèlerins de St Andrews qui aient vénéré d'autres reliques en route. En dehors de celles de saint André, les reliques les plus remarquables en Écosse étaient celles de saint Columba (521-597)



Abbaye d'Iona

à Iona. Tandis qu'André devenait le saint patron, il y eut à l'époque un conflit pour la suprématie ecclésiastique, car Columba jouissait d'une grande popularité auprès des Gaëls, les rivaux des Pictes<sup>68</sup>. Les Pictes élaborèrent peut-être la légende de saint André pour contrecarrer les allégations des Gaëls, tout en l'emportant sur Columba en produisant les reliques corporelles d'un apôtre. Cette rivalité

implique qu'il eût été hautement improbable que St Andrews ou Iona eussent promu le pèlerinage à l'autre sanctuaire. Whithorn, qui abritait les reliques de saint Ninian, fut un autre grand lieu de pèlerinage en Écosse. Bien qu'il soit possible que quelques pèlerins aient visité à la fois St Andrews et Whithorn lors d'un même voyage, leur localisation géographique montre qu'il était peu probable que ce fût là une route habituelle.

Ian Campbell a suggéré que le petit sanctuaire marial de Whitekirk ait accueilli annuellement plus de 10 000 pèlerins à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, et parmi eux le futur pape Pie II; si l'on tient compte du fait que Whitekirk est très proche de North Berwick, la pointe sud desservie par l'Earl's Ferry, il est probable que beaucoup

de ces pèlerins vénérèrent aussi saint André<sup>69</sup>. Il s'agit assurément d'une possibilité, néanmoins le pèlerinage à St Andrews déclinait à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et cela n'eut sans doute pas d'incidence sur le pèlerinage pendant son apogée.

Il est aussi concevable que les reliques d'André aient attiré moins de pèlerins dans la mesure où beaucoup d'entre eux se rendirent auprès des

<sup>68</sup> Marinall ASH & Dauvit BROWN, "The Adoption of St Andrew as patron saint of Scotland", *Medieval Art and Architecture in the Diocese of St Andrews*, éd. J. Higgit, London, British Archaeological Association, 1994, pp. 16-24.

<sup>69</sup> Ian CAMPBELL, "Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome", p. 21. Peter Hume BROWN, *Early Travellers in Scotland*, Edinburgh, David Douglas, 1891, p. 25. Ursula HALL, *St Andrew and Scotland*, pp. 105-124.

reliques de Thomas Becket à Canterbury - il mourut en 1170 et fut canonisé en 1174 -, ainsi que Ian Campbell en émit l'hypothèse<sup>70</sup>. Le nombre des miracles attestés en fit un lieu de pèlerinage doté d'un grand attrait, avec cent quatre-vingt-deux miracles durant la première année qui suivit la mort de Becket, et plus de sept cents au cours des sept premières années<sup>71</sup>. Parmi les miracles attribués à Thomas Becket la première année, quatre-vingt-douze seulement eurent lieu à Canterbury, les autres survenant dans toute l'Angleterre, ainsi que quatre en France et deux en Flandre;

les années postérieures furent marquées par des miracles attribués au saint archevêque depuis l'Autriche, la Scandinavie, l'Irlande et la France, jusqu'aux royaumes des Croisés, témoignant d'un culte largement diffusé<sup>72</sup>. La mort de

Becket fut qualifiée de martyre, avec ce que cela signifiait pour les mentalités médiévales, et son identification comme martyr – étant donné que le martyre fut très rare après l'époque des persécutions – contribua à le rendre populaire dans la

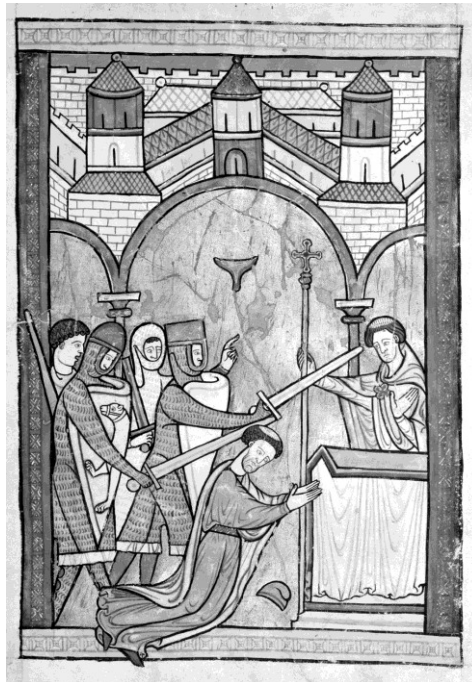
conscience chrétienne comme un puissant intercesseur, lui aussi médiéval<sup>73</sup>.

Étant donné son importance comme martyr médiéval, et les miracles attribués à son corps, le sanctuaire de Becket à Canterbury devint un lieu de pèlerinage extrêmement populaire, qui peut avoir détourné les futurs pèlerins de St Andrews.

L'endroit est plus

accessible, et aurait attiré de nombreux pèlerins anglais et français qui, autrement, auraient pu aller à Fife. En Écosse même, il y eut neuf miracles attribués à Becket au cours des sept années qui suivirent son décès.

L'abbaye d'Arbroath fut édifiée en 1178 et, en 1194, fut consacrée à saint Thomas Becket; un sceau conservé de l'abbaye montre son martyre et souligne



Martyre de Thomas Becket  
British Library, Ms. Harley 5102, f° 32.  
Psautier(c.1220)

<sup>70</sup> Ian CAMPBELL, "Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome", p. 21.

<sup>71</sup> *Materials for the History of Thomas Becket: Archbishop of Canterbury*, vols. 1 & 2, éd. James Craigie Robinson, London, H. M. Stationary Office, 1875, Livres 1-4.

<sup>72</sup> Voir Donald S. PRUDLO, "Martyrs on the Move: The Spread of the Cults of Thomas of Canterbury and Peter of Verona",

*Peregrinations*, 3/2 (2001), pp. 39-47.

<sup>73</sup> *Ibid.*, 33.

son importance pour la communauté vivant là.<sup>74</sup> Il convient de mentionner qu'Arbroath est située à 27 kilomètres seulement de St Andrews, et donc le fait qu'il fût vénéré si près du sanctuaire de saint André révèle la grande popularité de Thomas Becket. Il est également significatif que la seule des grandes nations d'Europe occidentale où n'est attesté aucun miracle de Becket soit l'Espagne, malgré l'appui espagnol prêté au pape Alexandre III qui promouvait la vénération de Becket comme saint transnational. Il est probable, comme le suggère Donald Prudlo, que "les Espagnols étaient peu intéressés par l'ouverture d'un nouveau sanctuaire de grande importance qui pouvait attirer de nombreux pèlerins anglais et français qui, sinon, se seraient rendus à Santiago"<sup>75</sup>.

Compostelle était donc tactiquement capable non seulement d'incorporer aux routes classiques du pèlerinage vers Compostelle la vénération à d'autres reliques proches en Espagne et en France, y compris l'important culte à Marie-Madeleine, mais aussi de résister à la promotion des reliques de Thomas Becket à Canterbury. Cela signifie qu'ils ne perdaient aucun pèlerin au profit d'autres lieux d'Espagne ou du sud-ouest de la France, et n'étaient pas des rivaux directs

de Canterbury. St Andrews, pour sa part, peut avoir perdu beaucoup de pèlerins au profit d'autres lieux en Écosse, notamment Iona, et aurait aussi été dépassé par la popularité des reliques de Thomas Becket à Canterbury.

### Patronage et promotion

Un des éléments clé d'un pèlerinage qui a du succès est la reconnaissance et la promotion qu'il reçoit de la papauté, de l'Église nationale et de la monarchie. Nous montrerons ici que Compostelle a reçu plus de patronage et de promotion que St Andrews, et que cela aussi a contribué à la différence de leur popularité.

Le culte de saint Jacques à Compostelle fut reconnu et appuyé par la papauté. En 1095, le pape Urbain II (1088-1099) exempta l'Église compostellane de l'autorité de toute autorité ecclésiastique espagnole, y compris celle du puissant primat de Tolède<sup>76</sup>. Cela voulait dire que "les évêques de Compostelle étaient totalement exemptés de toute juridiction ecclésiastique en

<sup>74</sup> *Seal matrix, of Burgh of Arbroath*, sur <http://nms.scran.ac.uk/database/record.php?usi=000-100-002-649-C>.

<sup>75</sup> Donald S. PRUDLO, "Martyrs on the Move...", p. 46.

<sup>76</sup> *Historia Compostellana*, pp. 32-33. Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, p. 196. Ermelindo PORTELA, "The Making of Galicia in Feudal Spain (1065-1157)", *Culture and Society in Medieval Galicia. A Cultural Crossroads at the Edge of Europe*, pp. 367-399, en part. p. 385 n. 46. Fernando LÓPEZ ALSINA, *El papado, la iglesia leonesa y la basílica de Santiago a finales del siglo XI: El traslado de la sede episcopal de Iria a Compostela en 1095*, Santiago de Compostela, Consorcio de Santiago, 1999.



Espagne<sup>77</sup>, ce qui était une situation d'extrême privilège. Cela lui fut confirmé en 1101 par le pape Pascal II (1099-1118)<sup>78</sup>.

Évêque de Compostelle à partir de 1100, Diego Gelmírez souligna que dans tous les sanctuaires apostoliques il y avait "soit le pape ou un patriarche, ou au moins un archevêque, sauf dans l'église de saint Jacques"<sup>79</sup>. Afin de promouvoir convenablement Compostelle, il s'adressa au pape "afin que l'Église de saint Jacques puisse briller avec l'éclat qu'elle mérite"<sup>80</sup>. Cette requête fut refusée par Pascal II, mais lui fut accordée par le pape Calixte II qui envoya quatre bulles en 1120 pour confirmer la translation des droits métropolitains de Mérida à Compostelle, faisant de celle-ci un archidiocèse<sup>81</sup>. En faisant cela, Calixte élevait le rang du pèlerinage à Compostelle au niveau de ceux de Rome ou de Jérusalem.

Le *Codex Calixtinus* est en lui-même un témoignage de l'appui pontifical – ou du moins de la croyance en un soutien pontifical – accordé au pèlerinage compostellan. Alors que les historiens actuels sont convaincus, au-delà de tout doute, que son attribution au

pape Calixte II est purement pseudo-épigraphique<sup>82</sup>, ils sont également convaincus que l'autorité de celui-ci fut crue par les futurs pèlerins qui le lisaient. Son contenu devait donc être considéré comme digne de foi, et l'avis donné dans le "Guide du pèlerin" à propos des itinéraires à suivre et des reliques qui devaient être vénérées en plus de celles de l'apôtre Jacques devait être lu comme provenant directement du pape.

Ainsi que cela a été mentionné plus haut, le patronage royal accordé au pèlerinage ne s'est jamais démenti. Une charte royale d'Alphonse II, de 829 ou 834, fut recopiée dans un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle, qui accorde des privilèges à l'église compostellane, témoignant du patronage royal sur le site dès son origine<sup>83</sup>. Le roi fit aussi construire au moins une église à Compostelle en l'honneur de saint Jacques, bien que la tradition médiévale compostellane lui attribue également la construction de deux autres<sup>84</sup>. Les rois suivants, Alphonse III et Alphonse VI, furent responsables de la construction d'une nouvelle église en

<sup>77</sup> Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, p. 196.

<sup>78</sup> *Historia Compostellana*, p. 33.

<sup>79</sup> *Historia Compostellana*, pp. 300-301.

<sup>80</sup> *Historia Compostellana*, pp. 256-257.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 293. Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, pp. 196-199.

<sup>82</sup> Alison STONES, *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 31-54. William MELCZER (ed.), *The Pilgrim's Guide to Santiago de Compostela*, pp. 60-64.

<sup>83</sup> Antonio LÓPEZ FERREIRO, *Historia de la S.A.M. Iglesia de Santiago de Compostela*, t. II, ch. 2. Richard A. FLETCHER, *Saint James's Catapult...*, p. 65.

<sup>84</sup> *Tumbo A de la Catedral de Santiago*, ed. Manuel Lucas Álvarez, Santiago de Compostela, Cabildo de la S.A.M.I. Catedral-Seminario de Estudios Galegos, 1998, n° 18, pp. 71-74: charte du 6 mai 899.

899, puis de la basilique en 1075.

Les reliques de saint André furent pour leur part utilisées par les évêques de St Andrews dans leur tentative d'obtenir la primauté ecclésiastique. Un passage de la légende de la translation contenue dans un manuscrit du XII<sup>e</sup> siècle fait apparaître une interpolation postérieure:

“C’est pourquoi la dignité archiepiscopale de toute l’Écosse doit appartenir à cette ville où se trouve le siège apostolique; et sans le conseil des membres de ce lieu aucun évêque ne doit être ordonné en Écosse. Elle est la seconde après Rome. Elle est la ville extraordinaire du refuge. Elle est la ville des villes d’Écosse”<sup>85</sup>.

Le récent travail de Ian Campbell sur ce passage montre que les évêques de St Andrews désiraient que leur siège fût considéré comme apostolique, au même titre qu’Antioche, Jérusalem, Alexandrie et Rome<sup>86</sup>.

Cependant, tout en étant reconnu comme le siège ecclésiastique le plus important d’Écosse, St Andrews ne devint

siège métropolitain qu’en 1472, 352 ans après que Compostelle eut obtenu la même reconnaissance pontificale<sup>87</sup>. À l’époque où il obtint ce rang, le pèlerinage à St Andrews était entré en décadence et, au siècle suivant, la Réforme en Écosse mettait fin à tout vestige du pèlerinage médiéval, dans la mesure où la cathédrale fut pillée et abandonnée en 1559. St Andrews n’ayant pas bénéficié du statut d’église métropolitaine, sinon bien plus tard, ses pèlerins ne purent pas avoir les mêmes privilèges que ceux de Compostelle, ce qui en faisait un lieu de pèlerinage nettement moins attrayant. Ian Campbell attribue le retard de la concession pontificale du statut d’église métropolitaine à St Andrews aux pressions politiques et ecclésiastiques anglaises sur l’Écosse à cette époque-là<sup>88</sup>.

Il faut aussi rappeler qu’après le sac de Constantinople en 1204 lors de la Quatrième Croisade, un autre ensemble de reliques de saint André arriva à Amalfi. Bien que les reliques fussent réputées pour avoir un pouvoir d’auto-duplication, ces reliques étaient plus véridiquement localisées, puisqu’elles avaient été trouvées à Constantinople, et nous avons le témoignage d’un pèlerin écossais qui voyagea à Amalfi en 1508

---

<sup>85</sup> *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates*, éd. James Ussher, Dublin, Societatis Bibliopolarum, 1639, p. 651: “Ex hac itaque ciuitate esse Archiepiscopatus debet totius Scotiae, ubi Apostolica sedes est; nec absque consilio seniorum istius loci ullus Episcopus in Scotia debet ordinari. Haec est Roma secunda a prima. Haec est ciuitas refugii praecipua. Haec est ciuitas ciuitatum Scotiae”. Ian CAMPBELL, “Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome”, p. 19.

<sup>86</sup> Ian CAMPBELL, “Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome”, pp. 18-19.

---

<sup>87</sup> *Fasti Ecclesiae Scoticae Medii Aevi ad annum 1638*, ed. D.E.R. Watt & A.L. Murray, Edinburgh, The Scottish Record Society, 2003, p. 376.

<sup>88</sup> Ian CAMPBELL, “Planning for Pilgrims: St Andrews as the Second Rome”, p. 21.

afin d'y vénérer les reliques, ce qui révèle l'importance du coup que cette redécouverte porta au culte à Fife<sup>89</sup>. Le fait que le sanctuaire n'est pas loin de Rome peut aussi avoir joué sur l'hésitation du pape à accorder des privilèges à St Andrews.

Pour en revenir à Thomas Becket, son culte fut fortement approuvé et promu para la papauté si l'on compare avec le culte de saint André. Avec la confirmation du martyre de Becket par une rapide canonisation, Alexandre III entreprit une campagne pontificale pour "encadrer et favoriser la dévotion transnationale à un saint"<sup>90</sup>. Il est clair qu'il n'y eut pas une telle campagne en faveur de saint André.

Néanmoins, St Andrews fut un lieu qui bénéficia du patronage royal. La reine Marguerite fut une grande adepte du culte de saint André, auquel elle offrit le bac qui traversait le Firth of Forth, ce qui facilitait grandement le passage aux pèlerins de St Andrews arrivant du sud. L'intérêt qu'elle porta à ce lieu implique qu'elle fit probablement le pèlerinage à Fife au moins une fois, et qu'elle en fut même peut-être une pèlerine assidue. Nous savons aussi que la cathédrale fut consacrée en 1320 en présence du roi Robert de Bruce (1306-1329), événement

que relata Bower:

"Cette année-là [1318], le 5 juillet est consacrée la grande église de saint André apôtre en Écosse par le sire William Lamberton, son évêque. À l'occasion de sa dédicace, pour le renforcement du culte divin, le sire roi Robert étant présent [...], en raison de la grande victoire obtenue par les Écossais, grâce à saint André protecteur du royaume, à Bannokburn, fit don de cent marcs sterling qui devaient être versés chaque année de son trésor"<sup>91</sup>.

Cependant l'appui accordé au pèlerinage de St Andrew par les monarques écossais ne pouvait compenser le manque d'appui pontifical qui était présent à la même époque pour les cultes de Thomas Becket à Canterbury ou de saint Jacques à Compostelle. Il semble que cette absence d'appui pontifical fut un facteur important quant à son manque de popularité en comparaison avec d'autres lieux.

## Conclusion

Ce travail a exploré l'histoire et les légendes qui entourent ces deux lieux de

<sup>89</sup> *Registrum Secreti Sigilli Regum Scotorum*, éd. Matthew Livingstone, Edinburgh, H. M. General Register House, 1908, p. 235, n° 1606.

<sup>90</sup> Donald S. PRUDLO, "Martyrs on the Move...", p. 42.

<sup>91</sup> Walter BOWER, *Scotichronicon*, pp. 271-272: "Anno eodem [1318] quinto julii dedicata est magna ecclesia Sancti Andree apostoli in Scocia per dominum Willelmum de Lambirton episcopum eiusdem. In cuius dedicacione pro divini cultus augmentatione dominus Robertus rex in presencia [...] ob insignem victoriam Scotis per beatum Andream protectorem regni apud Bannokburn exhibitam centum marcas sterlingorum de cofris suis singulis annis optulit percipiendas".

pèlerinage. Il existe entre eux des ressemblances évidentes, comme par exemple les récits de la translation des reliques qui évoquent des fondations apostoliques dans des régions avec lesquelles les deux apôtres n'eurent jamais de relations. Compostelle, cependant, fut un lieu de pèlerinage plus populaire que St Andrews.

En premier lieu, cela repose sur des bases qui intégraient des sanctuaires proches et des cultes de saints au sein d'un même pèlerinage. Cela offrait l'avantage à la fois de capter des pèlerins qui seraient allés vers d'autres sanctuaires, et de ne pas perdre les pèlerins de ces autres sanctuaires, ce qui aurait pu se produire s'ils avaient été rivaux. St Andrews, pour sa part, n'établit pas ce genre de relation avec d'autres lieux de pèlerinage; pris en otage dans des intérêts politiques et ecclésiastiques, il devint le grand rival du culte de saint Columba à Iona. Le culte d'André pâtit aussi beaucoup de la perte de nombreux pèlerins possibles en faveur de la vénération de Thomas Becket à Canterbury.

En second lieu, Compostelle reçut un plus grand appui de la part de la papauté. Le sanctuaire fut fortement soutenu par quatre papes, Urbain II (1088-1099), Pascal II (1099-1118), Calixte II (1119-1124), et Alexandre III (1159-1181), ce qui lui donna une grande importance sous le contrôle pontifical

direct, le faisant devenir un siège métropolitain. Cela conféra à Compostelle un plus grand pouvoir, et en fit une réclame pour les pèlerins désireux d'obtenir les mêmes privilèges que ceux de Rome ou de Jérusalem, sans avoir à entreprendre un voyage si lointain, si cher et si dangereux. Alors que St Andrews était aussi fortement soutenu par les monarques écossais que l'était Compostelle par les rois hispaniques, l'absence d'appui pontifical signifia qu'il ne devint un siège métropolitain qu'après le déclin du pèlerinage, et par conséquent que cela dissuada les pèlerins qui n'auraient pas obtenu les mêmes privilèges que ceux de Compostelle.

Ces deux raisons permettent d'expliquer pourquoi St Andrews n'attira pas autant de pèlerins que Santiago de Compostela, alors que tous deux étaient des sanctuaires apostoliques. Il est difficile d'avancer une raison plutôt qu'une autre comme ayant été plus importante. Mais cela met en valeur le fait que, bien que n'ayant pas été aussi populaire que Compostelle, St Andrews fut aussi, et incontestablement, le but d'un grand pèlerinage médiéval, qui mérite qu'on lui porte une attention approfondie<sup>92</sup>.

---

<sup>92</sup> Mes remerciements vont à Louise Nelstrop qui dirigea mon Master en Histoire de l'Église à Oxford, pour qui ce travail fut écrit en première instance. Ils vont aussi à Sarah Foot, Alison Stones et Philip Booth pour leurs commentaires.